



BRILL

---

Les formes avec et sans q- (k-) initial en turc et en mongol

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 37, Livr. 3/4 (1944), pp. 73-101

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527227>

Accessed: 03/02/2011 05:58

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

# LES FORMES AVEC ET SANS *q-* (*k-*) INITIAL EN TURC ET EN MONGOL

PAR

**PAUL PELLIOT**

---

Dans le *Journal Asiatique* d'avril-juin 1925, 193—263, j'ai publié un article *Les mots à h- initiale, aujourd'hui amui, dans le mongol des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, qui a eu l'honneur d'un long compte rendu de N. Poppe dans *Zap. Koll. Vostokovedov*, III [1928], 564—580. Mon but était de fournir une liste aussi large qu'il était alors possible des mots altaïques où \**p-* initial était amui en turc, donnait encore en mongol médiéval une *h-* aujourd'hui amui dans presque tous les dialectes mongols, et était amui ou représenté par *h-* dans certains dialectes tungus, mais, dans d'autres, était représenté par *p-* en jurčîn ancien et *f-* en jurčîn tardif, par *f-* en mandchou, par *p-* en goldi et en olča. Les travaux parus depuis lors permettent d'allonger beaucoup cette liste, et parfois de la corriger<sup>1)</sup>. Accessoirement j'ai fait au cours de cet article bien des rapprochements et émis bien des hypothèses que je ne maintiendrais plus tous aujourd'hui, même sous la forme dubitative

---

1) Un seul mot doit disparaître de ma liste; c'est le *hudus*, suivi d'un point d'interrogation, p. 226, que Poppe a donné d'après moi, p. 567. Le *hudus* du § 207 de *l'Histoire secrète* est une mauvaise leçon de l'édition de Ye Tö-houei; le mss. de Leningrad a *qudus*. Haenisch, qui avait gardé *hudus* dans son édition (*Manghol un niuca tobca'an*, 67), l'a tacitement corrigé en *hudus* (= *qudus*) dans son glossaire (*Wörterbuch zu Manghol un niuca tobca'an*, 71); il s'agit en réalité du mongol écrit *qudus*, "le long de". Le mot se trouve même dans un autre passage de *l'Histoire secrète*, § 72, où Haenisch ne l'a pas reconnu; le soi-disant mot "joḥudus" de son *Wörterbuch*, p. 92, est en réalité *jo qudus*, "le long du dos".

où la plupart étaient exprimés<sup>1)</sup>. Mais certaines de mes hypothèses même les plus hardies de 1925 me paraissent valoir d'être retenues, et c'est l'une d'elles qui fait l'objet de la présente note.

Dans mon article de 1925, p. 203, j'ai dit que mo. *hangqa-* (= *hangγa-*, > mo. écrit *angγa-*), "être altéré", me paraissait difficilement séparable de mandchou *qangqa-* (ou *qangγa-*), "être altéré", et je me demandais s'il y aurait un rapport entre mo. *angγa-*, "être altéré", d'une part, et de l'autre mo. *qang-*, "étancher sa soif", "se rassasier", et mo. *qangγa-*, "faire manger", "faire boire". Je faisais remarquer qu'il y avait en mongol des exemples de mots avec ou sans gutturales initiales, et j'invoquais la double forme du nom tribal des Qonggirat, qui est le plus souvent Onggirat dans les transcriptions chinoises des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, et celle de *ütügü*, "parties sexuelles de la femme", qui est "*kutugu*" en sironγol. Je concluais en disant: "En fait, je suppose que mo. *hangqa-* est bien à ancienne labiale initiale, mais que ma. *qangqa-* et mo.<sup>2)</sup> *qang-* et *qangγa-* représentent une sorte de doublet à initiale gutturale". Plus loin, pp. 205—207, à propos de mo. *harqasun* > *arγasun* (ou *harγal* > *arγal*) et *qorγosun* (ou *qorγol*), noms de la "fiente d'animaux", et à propos de mo. *hanisqa*, "sourcils", > *anisqa*, „paupières"<sup>3)</sup>, et de mo. écrit *kömüskä*, "sourcils", j'ai

1) Poppe, comme après lui Sanžeev (cf. *T'oung Pao*, XXVIII [1931], 114), n'ont pas tenu un compte suffisant de mes réserves.

2) Les mots "*qangqa-* et mo." étaient tombés à l'impression; je les rétablis ici.

3) Le vocabulaire arabo-mongol de Leide donne *hanisqa*; pour le moŋguor *hanasγa*, "sourcils", et *hani-* (mo. écrit *ani-*), "fermer les yeux", cf. de Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 155, 156. Le *Houa-yi yi-yu* en caractères mongols du Bureau des Traducteurs des Ming écrit *qanisqa* au lieu de *anisqa* (cf. de Smedt et Mostaert, *loc. cit.*), et ceci semblerait fournir un exemple intéressant d'alternance de formes avec ou sans *q-* initial. Mais je soupçonne que la forme en écriture mongole de ce *Houa-yi yi-yu* n'est qu'une mauvaise interprétation, par les membres du Bureau des Traducteurs des Ming, du *hanisqa* que le *Houa-yi yi-yu* de 1389, qui est seulement en transcription chinoise, donnait correctement. Dans le *Houa-yi yi-yu* de 1389 lui-même, on trouve, pour "bas de feutre", une transcription qui ne se peut restituer telle quelle qu'en

parlé à nouveau de “sorte de doublet” et de “doublet”. Poppe a contesté ces rapprochements, car, selon lui (p. 573), “la chute de *h-* [= mes *q-* > *h-*] et *k-* initiaux en mongol ne peut être démontrée d’une manière tout à fait convaincante. Les quelques mots voisins de son et de sens qui ont *h-* ou *k-*, ou qui en sont dépourvus, sont si peu nombreux et les exemples en sont si douteux qu’il convient de considérer ces formes comme des mots tout à fait indépendants”. Peut-être sous l’influence de cette opinion de Poppe, le manchou *qangqa-* ou *qangγa-* n’est pas relevé dans les *Mančžuro-Mongol’skie yazykovye paralleli* de G. D. Sanžeev (*Izv. Ak. Nauk*, 1930, 675) <sup>1)</sup>.

La critique de Poppe me paraît fondée en partie, mais en partie seulement. En parlant de “sorte de doublet”, j’ai usé d’une terminologie qui peut être trompeuse, car on entend en principe par “doublets” des mots qui se sont différenciés phonétiquement, mais dont l’étymologie est la même. L’idée que j’avais déjà plus ou moins en 1925 et qui s’est précisée depuis n’est pas nécessairement celle de véritables doublets, mais de ce que j’appelle aujourd’hui des “couples” ou des “mots-couples”. Il y en a de plusieurs catégories:

---

*köyimösün* (cf. mon article, p. 241); mais on attend \**hoyimosun*; ici encore je ne suis pas sûr qu’il s’agisse vraiment d’une alternance *h-~k-*; le mot précédant celui-ci dans le *Houa-yi yi-yu, kösigä*, commence par *kö-*, transcrit 闊 *k’ouo*, et c’est peut-être par contamination de ce *kö-* que nous avons ensuite à nouveau *k’ouo* au lieu de *houo*; l’apparent *köyimösün* serait en ce cas fautif pour \**hoyimosun*.

1) Même à laisser de côté *hangqa-* > *angγa-*, il me semble cependant qu’il y aurait eu lieu de rapprocher ma. *qangqa-* ou *qangγa-*, “être altéré”, de mo. *qang-*, “étancher sa soif”, “se rassasier”, et *qangγa-*, “faire manger”, “faire boire”; je ne veux pas examiner ici la question de l’évolution sémantique du causatif mo. *qangγa-*, au sens de “satisfaire”, et du mo. *qan-*, *qang-*, *qanu-*, “se satisfaire”, “étancher sa soif”, en face du turc *qan-*, “boire tout son saoul (Brockelmann, *Käşgari*, 144), ouïgour *qan-*, “être satisfait”, *qansa-*, “désirer boire” (Ibn Muḥannā, dans *Zap. Koll. Vostok*, III, 243, à côté de *qan-*, “se désaltérer”, *ibid.*, 242); il est clair qu’il s’agit d’une seule et même racine en turc et en mongol.

α) Ce ne peut guère être un hasard si nous avons en mongol des "couples" *nara(n)*, "soleil", et *sara(n)*, "lune"; *numun*, "arc", et *sumun*, "flèche"; *nidün*, "œil", et *šidün*, "dent"; *manglai*, "front", et *tanglai*, "palais (de la bouche)". Il va sans dire qu'il ne s'agit pas là de "doublets"; mais on peut supposer que, par attraction sémantique, ces mots ont subi, au point de vue phonétique, des influences analogiques qui les ont rapprochés.

β) Un autre type est celui de ce que Yule appelait *double-jingle* et dont le titre même de son *Hobsön-Jobson* fournit un bon exemple. Ce sont des termes qui sont associés en une expression double à raison d'une certaine analogie phonétique et sémantique, parfois peut-être d'une véritable origine commune. Ce serait le cas du *härü baru*, "aube encore obscure", de l'*Histoire secrète*, § 100 (cf. mon article, p. 216), ou de son *ubur-subur* (§ 91), "l'un après l'autre", qui a passé en ouïgour tardif, et qui se retrouve en mo. écrit sous la forme *oboroq-soboroq* (lire *uburuq-suburuq*).

γ) Enfin il y a des assemblages de formes qui sont tout artificiels; le type en est le turc populaire *čai-mai*, au lieu de *čai* seul, "thé".

Il est parfois difficile de dire si un terme est à classer dans la première ou dans la seconde catégorie; toutefois, dans des cas comme ceux de *harqasun* (▷ *arqasun*) et *qorγosun*, de *hanisqa* (▷ *anisqa*) et *kömüskä*, c'est à la première catégorie que je pense qu'il les faut rattacher.

Mais, même en ne cherchant pas à ces couples de mots une véritable communauté d'étymologie, cela n'implique nullement qu'il n'y ait pas eu des chutes de *q-* ou *k-* initiaux en mongol. Les exemples que j'avais invoqués en 1925 sont insuffisants. En effet, le premier, celui du doublet Onggirat ou Qonggirat, quoique amplement attesté par les transcriptions chinoises, reste assez mystérieux; les textes musulmans ne connaissent que Qonγrat, et si les tran-

scriptions chinoises de l'*Histoire secrète* paraissent toutes supposer Onggirat, l'*Altan tobči* d'Ulān-Bātor, où on retrouve, assez altérée d'ailleurs, une bonne partie du texte original de l'*Histoire secrète*, écrit toujours Qonggirat<sup>1)</sup>. Quant au mo. *ütügü*, "parties sexuelles

1) Le nom des Qonggirat apparaît pour la première fois dans le *Leao che*, 30, 2 b, sous la transcription 王紀刺 Wang-ki-la, \*Onggira[t]; on a ensuite 廣吉刺 Kouang-ki-la dans le *Kin che*, 10, 5 b, et 93, 4 a—b, et 光吉刺 Kouang-ki-la, *ibid.*, 55, 5 a, qui doivent représenter \*Qonggira[t]. Les transcriptions du *Yuan che* flottent entre \*Qonggirat ou \*Qunggirat et \*Unggirat ou \*Unggirat, avec aussi des formes palatalisées anormales \*Qünggirät (ou \*Hünggirät?) et \*Ünggirät; il se peut que les commissaires de K'ien-long aient eu raison de retrouver le même nom à l'époque moderne dans les *Hunggiri* des "Bannières". Les choses se passent comme si \*Onggirat avait été la forme khitan du nom, et Qonggirat la forme *jurčün*; les Mongols auraient adopté partiellement cette dernière, peut-être celle employée par la tribu elle-même, et elle se serait généralisée, sauf dans l'*Histoire secrète*, à dater du début des Ming. L'origine du nom n'est pas claire. L'explication de Vambéry par le turc *qonγur at*, "cheval bai", bien qu'on la trouve aussi dans Shaw, *Vocabulary*, 158, et qu'elle ait passé dans Howorth, I, 682, 703, ne vaut pas mieux que celle par laquelle Vambéry voulait retrouver le même mot turc *at*, "cheval", en fin du nom des Oirat. Nous avons clairement affaire à un pluriel mongol, dont le \*Onggiran (ou \*Unggiran) du § 202 de l'*Histoire secrète* représente probablement le singulier. Sans établir de rapprochement étymologique avec le nom des Onggirat ou Qonggirat, on pourrait être tenté de considérer le *هونگقور* *hongqur* de Berezin, *Trudy VOIRAO*, V, 105 (et VII, 134), glosé par *قَلَّه* *qulläh*, "[cheval] aubère", comme un exemple de mongol *qongqur* (= *qongγur* > mo. écrit *qongγor* (cf. déjà turc *qongur* dans Brockelmann, *Käšγarī*, 160, et, pour les parallèles tungus, P. Schmidt, *The language of the Samagirs*, 15) où le *q-* est en voie d'amuïssement; mais *hongqur* est en réalité une correction de Berezin et ne va pas de soi (la note de Berezin, V, 262, est incohérente). La transcription "Qong(o)rat" adoptée dans B. Spuler, *Gesch. der Goldenen Horde*, 122, 285, 550, n'est pas à retenir. Spuler l'a apparemment choisie sous l'influence du nom du neuvième fils de Hülägü, *قونغورتای*, qu'il transcrit "Qongoratai" et "Qongoratai" (*Die Mongolen in Iran*, 517). Mais ce nom doit être transcrit *Qonγurtaï* ou *Qonγortai*, et n'a rien à voir avec celui des Qonggirat, au moins directement; c'est l'adjectif d'appartenance en *-tai* formé avec *qongqor* (= *qongγor* < *qongγur*, „bai"); on connaît un Kerait appelé *Äl-Qongqor*; le *Yuan che* cite deux *Qong'ur* (= *Qongγur*) et deux *Qongqor-Buqa* (cf. *San che l'ong-ming lon*, 23, 1 a); l'*Histoire secrète*, §§ 277 et 278, mentionne un *Qongqortai* (= *Qongγortai*), c'est-à-dire un homonyme du fils de Hülägü. Non moins trompeur est le rapprochement qui a été fait entre le nom des Qonggirat et celui de leurs anciens quartiers d'hiver en un lieu que d'Ohsson (I, 67, et II, 351) appelle "Althchia Congour" (traduisant "coungour" par "cheval alezan"), Berezin (V, 149, et XIII, 128, 293—294) "U'tjiya" et "U'tjiya-Kungur", et Blochet (II, 400) *کونگور ایچیجی* \*I'čiya Küngür ou (App., 41) "Itchi Kunkker"

de la femme”, šironγol “*kutugu*”, nous savons aujourd’hui que c’est un ancien *hütiügün* (cf. Poppe, *Mong. slovar’*, 192<sup>2</sup>; de Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 337), et le *k-* de “*kutugu*”, si la notation de Potanin est exacte, pourrait être un durcissement du *h-* primitif.

Le § 230 de l’*Histoire secrète* semble, à première vue, fournir un meilleur exemple. On y rencontre en effet dans deux phrases successives, avec une même traduction chinoise, un mot écrit une fois *ubis*, l’autre fois *qubis*. Il est vrai que Haenisch, *Wörterbuch*,

ce rapprochement qui avait séduit Howorth à raison d’une rivière “Kungur” de cette région (II, 1, 15—16), a été repris par Aristov (*Zamétki*, dans *Živaya Starina*, VI [1896], 370); il supposerait, lui aussi, une voyelle labiale dans la seconde syllabe de Qonγurat (< \*Qonγurat); mais lui aussi doit être abandonné, car, outre la différence de “classe” entre *q-* et *k-* ou *g-*, le nom donné par Rašidu-’d-Dīn est à lire en réalité كوتكاريه Abčiya-Kötägār, garanti par les §§ 187 et 191 de l’*Histoire secrète*. Si j’ai dit que Qonγurtai n’avait rien à voir avec Qonggirat “au moins directement”, c’est que je n’ai pas examiné jusqu’ici l’étymologie du nom même de Qonggirat ou Onggirat; mais Qonggirat remonte sûrement à \*Qongγīrat, et son singulier probable \*Qonggiran à \*Qongγīran, et il n’est pas impossible en soi que ce nom tribal soit dérivé de *qongγur*, *qongγur*, “bai”, “brun foncé”, sous quelque forme dialectale. Toutefois on a vu que *qongur*, *qongγur* était ancien en turc; si le *qongγur* > *qongγor* du mongol est un emprunt au turc, nous aurions alors dans l’alternance Qonggirat ~ Onggirat un cas de chute de *q-* initial en mongol dans un mot d’emprunt, comme on en verra d’autres exemples par la suite. La position des Qonggirat dans l’extrême Nord-Est de la Mongolie rendrait un peu surprenant qu’ils eussent été désignés par un dérivé d’un mot emprunté au turc; mais je crois constater des cas analogues même chez leurs voisins les Tatar du Lac Buir (dans le cas des Buiru’ut, qui seraient des Tatar “du *bürruq*”; cf. *T’oung Pao*, XXXVII [1943], 44). Il se peut en outre qu’il y ait des parallèles à l’alternance Qonggirat ~ Onggirat. En effet, dans sa notice sur les Jalair (Berezin, V, 33), Rašidu-’d-Dīn énumère parmi les tribus de ce peuple celle des قنكقوت Qongqaut, qui semble bien être identique à la tribu des Jalair qu’il appelle ailleurs اونكقوت Ongqōt (< \*Ongqaut; cf. Blochet, II, 88). D’autre part, Vladimircov a supposé depuis longtemps que le nom des Ongniut actuels remontait à un plus ancien Ongli’ut; il avait certainement raison, et on peut ajouter qu’on a en fait Ongliγut (= Ongli’ut) dans “Sanang Setsen” (mais Schmidt a imprimé, 170, 171, un impossible “Ükliγat”, qu’il a transcrit “Ükligud”; la version chinoise, V, 24 a, donne bien Ongli’ot). Je suis tenté de reconnaître en eux la sous-tribu قونكليبوت Qongli’ut des Qongqirat (sur laquelle cf. Berezin, V, 9, 153). Ceci toutefois ne favorise pas l’explication de Ongli’ut proposée par Vladimircov, à savoir un pluriel de \*Ongliq, lui-même tiré de *ong* = chin.

王 *wang*, “roi”, mot-à-mot “les Royaumes”, à moins de supposer que le *q-* de Qongli’ut est lui-même d’apparition secondaire, malgré sa date ancienne.

78, a corrigé *qubis* (dans son système *hubis*) en *hubis* = *ubis*, mais c'est une erreur. Il s'agit d'un morceau allitéré dans lequel Gengis-khan s'adresse à ses gardes de nuit (*käbtä'ül*): *Uyilsun*<sup>1)</sup> *qor ubis*<sup>2)</sup> *kiküi-tür udal ügäi bayidaltan, Uriyarqun*<sup>3)</sup> *käbtä'ül minu*; *qutan*<sup>4)</sup> *qor qubis*<sup>5)</sup> *kiküi-tür qožit üsä bayiqsat qurdun yabudaltan käbtä'ül minu*, "Quand vous remuez à peine vos carquois en écorce de bouleau, vous vous tenez debout sans retard, alertes, ô mes gardes; quand vous bougez à peine vos carquois de saule,

1) *Uyilsun*, mo. écrit *uyisun* (> kalm. *üsün*) et *uyilsun*, est bien l'"écorce de bouleau", comme il est dit dans la traduction chinoise interlinéaire et dans Haenisch, *Wörterbuch*, 168. Ce ne peut être qu'une inadvertance lorsque Haenisch, *Die geheime Geschichte der Mongolen*, 114, parle de "Birkenholzköcher"; les carquois étaient ornés d'écorce de bouleau (cf. *uyisun qulda*, "coller [des bandes] d'écorce de bouleau [sur un arc]", dans Kowalewski, 330<sup>1)</sup>), mais n'étaient pas en bois de bouleau. Le mss. d'Ulān-Bātor (f<sup>o</sup>. 104 b de ma copie) a fautivement *uyilasun*.

2) Le mss. d'Ulān-Bātor écrit en un seul mot *ubiskiküi*, aboutissant ainsi à une forme contraire à l'harmonie vocalique.

3) On a bien aussi *uriyarqun* dans le mss. d'Ulān-Bātor. La traduction chinoise est 爽利 *chouang-li*, ce qui est plutôt "alerte", comme l'a adopté Haenisch ("fink") dans sa traduction (*Die geheime Geschichte*, 114), que "joyeux" (*frohgesinnt*) qu'il avait indiqué dans son *Wörterbuch*, 116. Le mot n'est pas attesté en mongol classique, mais il a survécu, avec le même sens, dans le kalm. *urälγū*, *urälγv*, qui semble remonter à un doublet *uriyarγvi* de *uriyarqun* (cf. Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 450<sup>2)</sup>).

4) Le texte a *qutan*, que Haenisch, *Wörterbuch*, 73, 79, a corrigé en *hutan*. Il l'a probablement fait sous l'influence du mo. écrit *uda*, "saule", lequel doit être en effet un ancien *\*huda*, *\*hudan* (cf. mon article, 217—218; Rudnev, *Materialy*, 132; de Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 337; Sanžeev, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 702; Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 446<sup>1)</sup>). Mais le mss. d'Ulān-Bātor a *qut qubis*, résidu de *qutan qor qubis*, et d'ailleurs l'allitération avec *qubis*, *qožit* et *qurdun* exige un *q-* (ou *γ-*) initial; *qutan* est donc correct. La finale est bien *-tan*, non *-dan* (le caractère de transcription n'est pas de ceux qui se confondent facilement comme c'est le cas pour ceux rendant *ta* et *da*). Les vocabulaires sino-mongols anciens nous fournissent, comme noms du "saule", *hičüsün* et *burγasun*, et *uda* rendu par *Cedrela Sinensis*; mais le "saule" n'apparaît pas dans l'*Histoire secrète* en dehors du présent passage. *Qutan* semble inconnu. On peut aussi songer à *\*γutan*, ou même, en supposant, comme c'est souvent le cas, que les transcripteurs ne connaissaient plus le mot, lire *\*qudan*, *\*godan*, *\*gotan*, *\*γudan*, *\*γotan*, *\*γodan*. Il serait presque tentant de voir dans le mot un doublet en *q-* de *\*hudan*, si d'autres exemples sûrs de tels doublets pouvaient être allégués. Sinon, il s'agira de deux noms indépendants, quoique phonétiquement voisins, pour un même arbre ou pour deux espèces d'arbres analogues.

5) On a vu à la note précédente que *qubis* est garanti par le mss. d'Ulān-Bātor.

vous vous dressez sans délai, à la marche rapide, ô mes gardes..." L'allitération garantit qu'il faut bien lire *ubis* (ou *übis*) dans le premier cas, et *qubis* dans le second, et ce sont là deux termes synonymes. Il s'agit de dérivés verbaux en -s d'un type assez fréquent dans l'*Histoire secrète* (cf. *alus*, *qaqas*, *ququs*, *qudus*, *quçilis*, *kälbäs*, *hirmäs*, *kätüs*, *kä'üs*, *tulbas*, etc.). Mais, malgré l'identité de la traduction, je ne crois pas que cette fois encore nous ayons affaire à un même mot qui tantôt aurait et tantôt n'aurait pas de *q-* initial. Il s'agit de "mots-couples" du genre de *härü-baru*; l'analogie la plus voisine de *ubis* et *qubis* est peut-être le *äbilün qubilun* enregistré par Kowalewski dans *äbilün qubilun uyila-*, "pleurer sans cesse" <sup>1)</sup>.

Dans la descendance de Čaγātai, Rašidu-'d-Dīn (Blochet, II, 166) cite deux frères, *حابيل تيمور* Habil-Temür (ou Häbil-Temür) et *قاييل تيمور* Qabil-Temür; mais il s'agit peut-être là d'un dédoublement erroné pour le seul Qabil-Tämür, lequel est presque sûrement celui que nomme le ch. 107 du *Yuan che* en le plaçant (à tort?) dans la descendance de Kölγän, frère cadet de Čaγātai. En ce cas, nous aurions là un exemple de flottement à l'initiale entre *q-* et *h-*. Mais la preuve n'est pas faite et on peut songer à la rigueur à deux frères qui auraient reçu volontairement deux noms faisant plus ou moins "couple" par ressemblance phonétique, comme ce serait le cas si, à l'inverse de Rašidu-'d-Dīn, le *Mu'izzu-'l-Ansōb* a raison de mentionner deux frères Äbük et \*Qabuq parmi les fils de Qadān, lui-même fils d'Ögödäi.

Nous sommes à peine sur un terrain plus solide avec *huyil-* (< *huyil-*, > mo. écrit *uyil-*), "tourbillonner". Le mot est certainement

1) Pour *qubis*, la seule hésitation possible est qu'il peut représenter ou *qubis*, ou *γubis*. Quant à *ubis*, il est peut-être à lire *übis*; j'ai adopté *ubis* sur la foi du mss. d'Ulān-Bātor, mais sans grande conviction. Cf. aussi le couple *höwr-ḥüwr* ou *höwr-ḥöwr*, "[parler] lentement", de Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 193<sup>2</sup>. Si les transcripteurs ont opéré ici d'après l'écriture seule, on peut songer enfin à \**öbis* et \**qobis* (= \**γobis*?).

à ancien \**p-*<sup>1)</sup>. Or, en face de mo. *uyilyan*, "tourbillon", on a turc *quyulyaq*, *id.*, dans les dialectes de l'Altai. En turc, *qui-* signifie "verser", et *quyul-* en est une formation dérivée régulièrement. Mais on ne peut guère s'empêcher de penser que *quyul-* et ses dérivés ont au moins subi l'attraction sémantique de mo. *huyil*-<sup>2)</sup>.

Mais si, pour tous les mots signalés jusqu'ici, on ne peut encore proposer que des solutions incertaines et provisoires, il ne me semble pas douteux que d'autres, contrairement à l'avis exprimé par Poppe en 1930, attestent la possibilité de la chute d'un *q-* initial. Je citerai sept exemples :

1<sup>o</sup>. Le turc *qolan*, "sangle [de cheval]", est déjà dans Kāšyarī<sup>3)</sup> ; on le trouve ensuite en coman ("colan"; cf. Grønbech, *Koman. Wörterbuch*, 199; Houtsma, *Ein türk.-arab. Glossar*, 92), puis dans Ibn-Muhannā (cf. Melioranskii, *Arab filolog o tureckom yazyké*, 0107); mais le vocabulaire čayātai ajouté au XIV<sup>e</sup> siècle au *Muqaddimatu-'l-Ādab* écrit *qolang* (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 265<sup>1)</sup>). Pavet de Courteille, *Dict. turc-oriental*, 434, enregistre les deux formes *qolan* et *qolay*; les formes dialectales modernes sont *qolan*, *qolang*, *qolay*, *qolong*; enfin on a *olong* (avec l'adjectif dérivé *olongdū*, "muni d'une sangle") en qara-kirghiz. En mongol, on trouve de même *olang*, attesté dès l'*Histoire secrète*, §§ 80, 158, ainsi que le verbe dénominatif *olangla-*, "mettre la sangle" (§ 80), *olang* également

1) Dans mon article, p. 225, j'avais adopté *oyil-* comme la forme du mo. écrit, sur la foi de Golstunskii; Poppe, 572, a fait justement remarquer que le kalmouk et le khalkha sont d'accord pour *uyil-*; les formes tungus ne laissent pas de doute que nous avons affaire à un mot à ancien \**p-* initial.

2) Peut-être avons-nous une indication sur une double forme \**quyil-* ~ *uyil-* en mongol. Un chef bien connu lors des premières campagnes de Gengis-khan est appelé *Quyildar* (huit fois) et *Quyuldar* (1 fois) dans l'*Histoire secrète*, قويلدار *Quyildar* et قويلدار *Quyuldar* par Rašidu-'d-Dīn; mais le *Yuan che*, 121, a seulement 畏答兒 *Wei-ta-eul*, qui suppose \**Uyi*[*l*]dar; c'était un Mančut. Cette transcription chinoise est à retenir, encore qu'elle ne suffise pas à autoriser une conclusion formelle; l'étymologie du nom est en effet obscure, et peut-être *Quyildar* est-il en valeur de \**γuyuldar*, \**γuyildar*.

3) Brockelmann, 163, l'a faussement vocalisé en *qulan*.

dans le *Muqaddimatu'l-Ādab* (Poppe, 265<sup>1</sup>), mais *olan* aussi bien dans le vocabulaire arabo-mongol de Leide, qui doit être de 1245 (cf. Poppe, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1927, 1260), que dans Ibn Muḥannā (cf. Melioranskii, *Arab filolog o mongol'skom yazyké*, 125). La forme du mo. écrit est *olong*<sup>1</sup>), en monguor *ulōn* (de Smedt et Mostaert, 471). Le passage de *olan* ~ *olang* à *\*olon* ~ *olong* est assez ancien, puisqu'on a déjà *olo* (= *olo[n]*) en jurčîn tardif<sup>2</sup>), et *olon* en mandchou, toujours au sens de "sangle"<sup>3</sup>). Ramstedt (*Kalm. Wörterbuch*, 285<sup>1</sup>) a juxtaposé au kalmouk *olū* < *olang* le qara-kirghiz *olong*, mais

1) Je ne crois pas que Poppe, *Dagurskoe narečie*, 88, et de Smedt et Mostaert, 671, aient raison de transcrire *olang*, qui ne se justifierait que si telle était la forme du mongol ancien; mais celui-ci n'a que *olan* ~ *olang*, qui a dû passer à *olong* directement.

2) Le mot ne se trouve pas dans le vocabulaire jurčîn du Bureau des Traducteurs publié par Grube; je l'emprunte au vocabulaire du Bureau des Interprètes acquis par Arousseau pour l'École Française l'Extrême-Orient, terme n<sup>o</sup>. 624.

3) Sanžeev, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 623—624, a supposé que mandchou *olon* était = *\*olum*, et que c'était là une forme correspondant à negidal *omol*, oroče *umu*, goldi *umali*, tous signifiant "ceinture"; il y aurait eu métathèse, et le sens primitif serait "ceinture", celui de "sangle" étant dû à l'influence du mongol. Il est exact que le mandchou a aussi un mot *olon*, "gué", emprunté du mo. *olum*, *id.*, (? ou *olom* < *\*olam*), et que le mot pour "sangle" est *olom* dans la plupart des dialectes bouriats et aussi en dabur, et *ollöm* en khalkha (cf. Poppe, *Dagurskoe narečie*, 88); mais je considère que l'alternance *-n* ~ *-m* dans le mot signifiant "sangle" est probablement du même ordre que celle qui a donné en mongol médiéval *sānggūm* < *sānggūn* < ch. 相公 *siang-kong*, et *linggum* < *linggun* < ch. 令公 *ling-kong*; inversement, le passage de mo. *olum* > *olom*, "gué", à ma. *olon* tient à ce que le mandchou ne tolère guère d'autre consonne finale que *-n*. D'autre part, les mots tungus signifiant "ceinture" que Sanžeev a invoqués se rattachent, beaucoup plus naturellement qu'à mo. *olon*, "sangle", à ma. *umyesun*, *imyesun*, "ceinture", comme P. Schmidt l'a indiqué (*The language of the Negidals*, 29; *The language of the Oroches*, 61; on trouvera encore là d'autres formes dialectales tungus); Sanžeev, 625, rattache au contraire ma. *umyesun*, "ceinture", à mo. *ömüdün*, "culotte". A raison du terme chinois rituel *kouan-tai*, "bonnet et ceinture", ce sont ces mots chinois, et non les vrais mots jurčîn correspondants, qui sont donnés dans le vocabulaire jurčîn-chinois du Bureau des Traducteurs des Ming (Grube, *Die Sprache und Schrift der Jučen*, p. 29). Dans le vocabulaire chinois-jurčîn du Bureau des Interprètes (n<sup>os</sup>. 722 et 998), "ceinture" est rendu par *wou-mou-sou*, *\*umusū*, évidemment apparenté à ma. *umyesun* (dans un autre cas, no. 961, la même transcription *wou-mou-sou* rend un mot signifiant "[vêtement] non doublé", et répond alors à ma. *umursu emursu*). Les hypothèses de Sanžeev ne me paraissent pas pouvoir être retenues.

sans indiquer, ce qui me paraît évident, qu'il s'agit en qara-kirghiz d'un emprunt au mongol, et même d'un emprunt relativement tardif, à en juger par la labialisation de la seconde voyelle. En outre Radlov, *s.v.* *qolar*, a déjà invoqué pour comparaison le mo. *olong*, et Ramstedt lui-même, sous *ol<sup>h</sup>*, ajoute, avec un point d'interrogation, "cf. alt. *qolong*". Le point d'interrogation tient à l'idée qu'il n'y a pas en principe de correspondances turc *q-* ~ mo. sans *q-*. Mais le rapprochement s'impose si bien à l'esprit que Ramstedt l'a indiqué tout de même; je suis convaincu qu'il a raison, et que nous avons ici un exemple de la chute de *q-* initial en mongol. [cf. *Addenda*.]

2<sup>o</sup>. Le nom du yak en turc est essentiellement *gotaz*, avec variante dialectale *gotas*. Le mot est ancien, et on le trouve déjà, sous la forme *gotuz*, dans *Kāšyari*<sup>1)</sup>, et presque à la même époque dans le *Qutadyu bilig*<sup>2)</sup>. Il faut ensuite descendre jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle pour retrouver *gotas* (plus probable que *qutas*) dans les *Mémoires de Bābur*; on l'a ensuite dans nombre de textes. Shaw indique pour le turkī *gotaz* et *gotas*, mais je n'ai entendu que *gotas* à *Kāšyar*. En tant qu'ornement (qui a fini par s'entendre même d'autres ornements que ceux en queue de yak), on rencontre

1) Brockelmann, *Kāšyari*, 167, transcrit *qutuz*, avec deux significations: α) "vache sauvage"; β) "chien enragé". Dans le second cas, il faut bien [transcrire *qutuz* (cf. osmanli *quduz*, *id.*); mais, dans le premier, on doit lire *gotuz*. Le sens de "vache sauvage" est lié aux légendes qui ont couru sur le yak; il y aurait tout un article à écrire sur ce sujet, tant à propos du yak lui-même que de sa queue, employée comme insigne, ornement, ou chasse-mouche, et qui, elle aussi, a fini par être désignée sous le nom de *gotaz* et *gotas*. C'est probablement avec *gotas* > *gotos* qu'est formé le nom du chef Qangli appelé par un texte \*Qodus, et par un autre \*Qotos-ḡan (cf. *JA*, 1930, I, 161). Un Qodus (ou Qoduz) apparaît dans les inscriptions chrétiennes du Semireč'ie (cf. Kokocov, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1907, 446). Je ne sais si le nom du sultan mamlik prédécesseur de Baibars est à lire Qotuz ou Qutuz, et ne puis donc dire si on doit le traduire par "yak" ou par "chien enragé"; c'est plutôt à *qutuz*, "chien enragé", que semblerait se rattacher le nom de famille russe Kutuzov.

2) Radlov a transcrit *godus*, en vertu de théories indéfendables sur la phonétique ouigoure; *t* et *d* se confondent en écriture ouigoure tardive; quant à la finale, le mot rime avec *ögüz*, "bœuf", si bien que le *-z* est assuré,

en osmanli les formes *gotaz*, *qutaz*, *qutas*, *hotaz*, *hotas*, *hotoz*<sup>1</sup>). C'est le même mot qui a passé au sens de "houppes" dans vieux-slave *kutašŕ*, russe et polonais *kutas*, lithuanien *kuta*<sup>2</sup>). Je soupçonne que le *gotaq*, "plumet", "queue", enregistré en čaγātai par les lexicographes (cf. Pavet de Courteille et Radlov), pourrait être une mauvaise leçon pour *gotas*<sup>3</sup>). Quant à l'alternance de -z et -s, je considère les formes en -s comme originaires propres aux dialectes de l'Altai dans lesquels, comme en mongol dans les mots d'emprunt, -z passe à -s.

En mongol, le nom ordinaire du yak est *sarluq* (> alt., sag. *sarliq*, russe *zarlyk*), d'origine obscure, et dont je ne connais pas d'exemple avant le mongol classique des XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>4</sup>). Bien avant cette date, le *Houa-yi yi-yu* de 1389 donne, comme nom mongol du yak, le mot *otas*, et on retrouve *udas* dans le

1) Cf. le dictionnaire de Radlov, II, 607, 992, 1794; mais Radlov ne relie pas le nom de l'ornement à celui de l'animal.

2) Cf. Miklosich, dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, XXXIV, 388; XXXVII, 68.

3) Si *gotaq* est correct, on pourrait songer à y voir une autre forme de *otay*, *otaya*, "plumet"; *otay* est un mot de dictionnaire, mais *otaya* est attesté au moins dès les *Mémoires de Babur* (cf. *T'oung Pao*, XXIV [1925/6], 102). De nos jours, *otayat* a désigné au Turkestan chinois la "plume de paon" des mandarins. Radlov dit que c'est là un pluriel arabe, ce qui est invraisemblable. *Otay* est en réalité le pluriel mongol régulier d'\**otayan*, devenu en mongol classique *otoya*, *otoyan*, "[longues] plumes". A Kāšgar, j'ai entendu *otoyāt*. En faveur de l'explication de *gotaq* par *otay*, *otaya*, on pourrait invoquer que Katanov a noté en turkī une prononciation *goturyat* d'*otayat* (cf. K. Menges, *Volkskundl. Texte*, dans *SPAW*, 1933, 1276, où l'origine du terme n'a pas été reconnue). Nous aurions ainsi un nouvel exemple, avec *gotaq* et *goturyat*, de formes à gutturales initiales pour un mot qui n'en comporte pas ordinairement en mongol. Mais la valeur de *gotaq* est trop douteuse et la prononciation *goturyat* trop exceptionnelle pour que je veuille en faire état.

4) J'ai songé à rattacher *sarluq*, que sa forme dénonce comme un dérivé de type "turc", à une forme dialectale \**sar* de *čar* et *šar*, "bœuf châtré"; le nom aurait désigné d'abord le yak domestique châtré, et ne se serait appliqué qu'ensuite au yak en général. Je ne crois pas à l'explication de *čar* et *šar* par le turc kirghiz *sir*, tatar *sir*, mise en avant par Ramstedt, *Das Schriftmongolische*, 24, mais qui n'est d'ailleurs pas répétée dans *Kalm. Wörterbuch*, 313<sup>2</sup>; *sir* est <*šiyir*, "vache".

vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Traducteurs des Ming<sup>1)</sup>; ce doit être là un des nombreux mongolismes de ce vocabulaire. En écriture ouïgouro-mongole, *o* et *a*, *t* et *d* se confondent, et on peut penser que le *udas* des transpositeurs est une mauvaise lecture pour *otas*. Le dictionnaire de Kowalewski, sans indiquer sa source, a recueilli un mot *odos*, “yak sauvage”, “buffle”, avec équivalence tibétaine *'bron*, “yak sauvage”; Golstunskiï ne l'a connu à son tour que par Kowalewski; il faut probablement transcrire *otos* < *otas*. Il est évident que le mongol *otas* n'est qu'une forme à *q-* amui du turc *gotas* < *gotuz*. Peut-être les formes osmanlies *hotaz*, *hotas*, *hotoz* fournissent-elles un stade intermédiaire d'amuissement entre *gotaz* et *otas*.<sup>2)</sup>

3<sup>o</sup>. *Kāšγarī* a enregistré uu mot *ħafsī*, “boîte”, que Brockelmann, 239, explique par syriaque *qafsā* < lat. *capsa*. Cette étymologie n'est pas impossible. Toutefois il n'y a guère de mots d'origine gréco-latine dans *Kāšγarī*, si on excepte *bōz*, “tissu de cotton”,<sup>3)</sup> < *βύσσος*, et quelques mots passés en turc par des intermédiaires iraniens, tels que *nom* < *νόμος* et *didim* < *διάδημα*. Les mots d'origine chinoise sont beaucoup plus nombreux, bien que tous n'aient pas été reconnus comme tels et que certains ne se laissent pas encore restituer correctement. Ici encore, on peut songer à une étymologie chinoise, pour laquelle deux termes peuvent entrer en ligne de compte, 盒子 *ho-tseu*, \**γâp-tsi*, “petite boîte”, et 匣子 *hia-tseu*, \**γap-tsi*, “boîte”; le suffixe *-tseu*, \**-tsi*, a régulièrement donné *-si* dans les emprunts turcs et mongols anciens.<sup>4)</sup> Le *-i* de *ħafsī* est

1) Cf. Klaproth, *Abhandlung*, p. 15; mais la traduction de Klaproth par “taureau” est inexacte. Le mot n'a pas été recueilli dans le dictionnaire de Radlov.

2) Il est assez frappant que, dans les transcriptions de Marco Polo, alors que le *h-* initial s'est en général amui, le simple *h-* s'est durci en *c = k-*.

3) Brockelmann, *Kāšγarī*, 48, a transcrit *büz*, que je crois inexact.

4) La palatalisation de \**γap* > *hia*, même aujourd'hui, n'est pas générale en chinois, et nous avons à l'époque mongole la preuve d'une prononciation non palatalisée quand 匣罕 *hia-han* transcrit *qayan*, *qahan*, désignation d'Ügödäi (cf. Chavannes, dans *T'oung Pao*, IX [1908], 376, où le terme n'est pas expliqué).

plutôt en faveur d'une étymologie chinoise que de *qafsā* < *capsa*, et en ce cas je penche pour *hia-tseu* plutôt que pour *ho-tseu*. Néanmoins, quand le mot reparait en turec, dans le *Codex Cumanicus*, c'est sous la forme "*capsa*" = *qapsa*, traduit par "āi lade", et interprété au sens de "cercueil" par Grønbech, *Koman. Wörterbuch*, 193. Grønbech le tire directement du latin *capsa*, comme si les Comans avaient dû le mot aux missionnaires franciscains de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle; mais "*capsa*" = *qapsa* me semble difficilement séparable du *ħafsī* de Kāšyari. Quoi qu'il en soit, nous devons, au XIII<sup>e</sup> siècle, partir de *qapsa*. Or il y a en mongol un mot *absa*, "cercueil", kalmouk *awsn*, "caisse", dahur *awsä*, "cercueil" (Poppe, *Dagurskoe naričie*, 67), emprunté dans ma. *absa*, "barque en écorce de bouleau", "auge en écorce de bouleau", tungus *afša*, "caisse"<sup>1)</sup>, et peut-être negidal *saksa*, "cercueil"<sup>2)</sup>. Le mongol n'a pas de *p*, et il me paraît presque évident que le mongol *absa* est un emprunt au turec *qapsa*, avec amuïssement du *q*- initial.

4<sup>o</sup>. Les noms tures du "melon d'eau" ou "pastèque" sont *tarbuz* (et *tarpus*) et *qarbus* (ou *ħarbus*, *qarpuz*, *qarbīs*, *ħarpuz*). Je ne connais pas d'exemple turec de l'un ou de l'autre avant *qarbus* qu'on trouve en ouïgour tardif aussi bien dans le vocabulaire du Bureau des Traducteurs que dans celui du Bureau des Interprètes [cf. *Addenda*]. Tous deux sont d'origine ancienne cependant. *Qarbus* remonte au persan *ħärbūz*, *ħärbūzä* < *ħarboza*, "concombre d'âne"<sup>3)</sup>. Laufer a dit que *tarbuz* était sorti de *qarbus* par "dissimilation", mais on ne voit pas de quelle dissimilation il pourrait s'agir dans un mot qui n'a pas de consonnes répétées. Comme répondant à *tarbuz*,

1) Cf. Sanžeev, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 619.

2) Cf. P. Schmidt, *The language of the Negidals*, 31. Il y a dans les dialectes tungus bien des cas où l'*s*- initial est d'apparition secondaire, et d'autre part les occlusives en fin de syllabe s'y sont très souvent altérées.

3) Cf. Horn, *Grundriss der neupers. Etymologie*, p. 105; Hübschmann, *Persische Studien*, 54; Laufer, *Sino-Iranica*, 444.

Laufer n'a cité qu'une forme néo-sanscrite très tardive *tarambuja*. Mais il ne faut pas oublier qu'en tous pays les noms des cucurbitacées se sont souvent interchangeés, et il y a un mot sanscrit ancien que je considère comme inséparable de *tarbuz*, c'est *trapusa* ou *trapuṣa*, "coloquinte" ou "concombre", etc. A l'aube de la légende bouddhique, nous rencontrons les noms des deux marchands qui offrirent au Buddha son premier repas après qu'il eut atteint l'illumination, Trapusa (ou Trapuṣa) et Bhallika. S. Lévi (*Bull. Ass. franç. des Amis de l'Orient*, n° 12 [1929], 25) a voulu tirer Trapusa de *trapus*, "étain", et faire venir les deux marchands de Birmanie; je n'y crois guère. En tout cas, d'autres légendes les rattachaient au Nord-Ouest de l'Inde. C'est à Balkh que Hiuan-tsang vit le *stūpa* des deux marchands, et il ne paraît guère douteux que ce soit par une association du nom de Bhallika avec celui de *bāhlīka*, "homme de Balkh"; la transcription chinoise usuelle, qui ramène simplement à un prākrit \*Palī, ne donne aucune lumière sur ce point. Pour Trapusa ou Trapuṣa, les transcriptions chinoises supposent des prākritis *\*Divoṣ*, *\*Tripusa* et *\*Tribusa*. Ed. Huber (*BEFEO*, XIV, 1, 11) a déjà fait remarquer il y a près de trente ans que les traducteurs chinois rendaient ce nom par "melon d'eau", et ajoutait: "Ils avaient à l'esprit, je suppose, non pas un mot sanscrit à peine sorti des koças, mais l'iranien ordinaire *tarbuza*, légume qui a dû figurer tous les jours sur leur menu pendant leurs voyages dans ces régions". Je crois que l'interprétation de Huber est juste dans son principe, en ce sens que tout au moins les traducteurs, et probablement leurs maîtres hindous, ont dû relier le nom de Trapuṣa ou Trapusa à *trapusa*, mais le persan *tārbūz* ou *tārbūzā* ne semble pas avoir de représentant en iranien ancien; les lexiques le donnent comme désignant "le *hārbūzā* de l'Inde" (Vullers, I, 431), et le persan *hinduwānā*, "l'Hindou", est le nom tantôt d'un "concombre", tantôt de la "pastèque" (Vullers,

II, 1477; Yule, *Hobson-Jobson*<sup>2</sup>, 684). Mon impression est que *tārbūz* ou *tārbūzā* est simplement la forme prise en persan par *trapusa*. On trouve d'ailleurs dans les *Aīn-i-Akbarī* les deux mots *hārbūzā* et *tarbuz* employés dans une même énumération, le premier paraissant être pris au sens de "pastèque", et le second désignant probablement une autre espèce de cucurbitacée (cf. Yule<sup>2</sup>, 685); mais des confusions de noms ont dû se produire fréquemment. D'autre part, Huber ne donne pas de référence pour la traduction du nom du marchand *Trapusa* par "melon d'eau"; je n'ai souvenir que de la traduction par 瓜 *koua*, qui est le nom des cucurbitacées en général; le nom du "melon d'eau" en chinois est 西瓜 *si-koua*, "cucurbitacée d'Occident"; mais les Chinois n'ont connu cette plante qu'au milieu du X<sup>e</sup> siècle, et il ne doit pas en être question dans les gloses bouddhiques. En fait, dans le *Fan-yu ts'ien-tseu wen* attribué à Yi-tsing et qui serait en ce cas des environs de l'an 700, le mot sanscrit *trapusa* est traduit par 黃瓜 *houang-koua*, qui est en principe le nom chinois du "concombre" (cf. Bagchi, *Deux lexiques sanskrit-chinois*, 231, 333; Laufer, *Sino-Iranica*, 300—301). Il se peut que ce soit là une équivalence approximative, due au fait qu'il n'y avait pas alors de nom chinois pour la "pastèque" ou "melon d'eau". De même le nom du marchand est rendu en tibétain par *Ga-gon*, mais il est difficile de dire si *ga-gon* en tibétain signifie plus spécialement "pastèque", ou "concombre". Mais il n'en reste pas moins que, dans la nomenclature botanique en sanscrit, c'est bien le sens de "concombre" qui est resté attaché à *trapusa*<sup>1</sup>),

7) Mon confrère J. Filiozat me précise dans une note qu'en sanscrit on a *trapu* ou *trapus* au sens d'"étain" dès le *Yajuh* et l'*Atharva*, et que le mot se rencontre aussi avec ce sens vers le début de l'ère chrétienne dans *Suśruta*; mais déjà, chez le même *Suśruta*, apparaît *trapusa* au sens de "concombre". Dans la littérature botanique et médicale ultérieure, *trapu*, "étain", est de moins en moins employé, et *trapusa*, "concombre", l'est de plus en plus. En même temps, il arrive que *trapu* soit employé pour "concombre" et *trapusa* pour "étain", mais rarement semble-t-il. *Trapusa* est la forme la plus fréquente, mais on a aussi *trapusā*, *trapusī*, *trapusā*. Sans doute pour éviter les confusions,

et il serait assez naturel par suite qu'il fût bien celui visé par les compilateurs du *Fan-yu ts'ien-tseu wen*. Il y aurait ainsi quelque divergence entre l'usage sanscrit de *trapusa*, "concombre", et celui du persan *tārbuzā*, "melon" et surtout "pastèque".

Provisoirement, j'imagine que la forme *harboza*, "concombre d'âne", du moyen iranien (> pers. *hārbūzā* et *hārbūz*) est sortie du sanscrit *trapusa* (ou d'un prākṛit apparenté à *trapusa*)<sup>1)</sup> par étymologie populaire, et s'est employée au sens de "pastèque", puis que le néo-persan a fait un second emprunt du mot, sous la forme *tārbūzā* ou *tārbūz*, soit à un parler hindou, soit à une langue du Nord-Ouest qui l'avait déjà reçu de l'Inde. L'application des deux emprunts a varié suivant les lieux et les temps, et quelque flottement existe dans certaines des langues où ces emprunts ont pénétré. En arabe, *خربز* *hīrbiz* signifie "melon". En hindī, on emploie pour la "pastèque" aussi bien *harbūza* que *tarbūza* (ou *tarbūz*, *tarmus*<sup>2)</sup>); *tar-buz* désigne la "pastèque" en tibétain occidental (cf. Laufer, *Sino-Iranica*, 444). Mais en puštu, c'est *tarbūza* seul, et non *harbūza*, qui désigne la "pastèque". Dans les dialectes indo-iraniens du Pamir, les formes apparentées à *hārbūz* signifient "melon", et celles apparentées à *tārbuz* signifient "pastèque" (cf. G. Morgenstierne, *Indo-Iranian frontier languages*, II, 37\*, 63\*).

dans les ouvrages alchimiques relativement tardifs ou tout à fait tardifs, *trapu* finit par être remplacé par *vaṅga* dans le sens d'"étain". *Vāgbhaṭa* (*Aṣṭāṅgasamgraha*, *Sūtrasthāna*, VII) associe le *trapusa* au *cīnaka* comme cucurbitacées, et d'autre part les Cina aux *Bāhlika* comme peuples. Le *Cucumis sativus* ("concombre", *trapusa*) est cultivé dans toute l'Inde, mais il est sauvage dans l'Himālaya depuis le Kumaon jusqu'au Sikkim. Il est probable qu'il est originaire de ces régions.

1) Bien que *trapu* ou *trapus*, "étain", se trouve dans la littérature védique tardive, il ne me paraît guère douteux que le mot soit un emprunt anaryen, et le cas est certainement le même pour *trapusa*, "concombre"; il est donc possible que ce terme anaryen, et son emploi au sens de "pastèque", soient venus au monde iranien par des dialectes assez éloignés du sanscrit. On remarquera qu'aucune des formes sanscrites ne donne en première syllabe la voyelle *-i-* que supposent les transcriptions chinoises de formes correspondant au *Trapusa* ou *Trapuša* des textes bouddhiques en sanscrit, et qui ramènent à \**Tripusa* et \**Tribusa*, sans compter l'aberrant \**Divoi*. Une forme indigène de type *tr-* pourrait rendre compte de *tra-*, *tri-* et *tar-*.

2) Mais, pour *tarmus*, cf. *Addenda*, p. 101.

Les Moghols d'Afghanistan disent *harbuz* pour "melon", et *indōn* (< *hinduwānā*) pour "pastèque" (cf. Ramstedt, *Mogholica*, 11, 29).

En turc, *tarbuz* est le seul mot que j'aie entendu en sarte pour "pastèque" au Turkestan russe<sup>1)</sup>, et c'est la seule forme qui soit usitée dans le turkī du Turkestan chinois<sup>2)</sup>. D'après Radlov, *qarbīs* et *tarbus* seraient tous deux employés dans le dialecte tobol, toujours au sens de "pastèque". Le mongol classique ne connaît que *tarbus*, indiqué par Kowalewski d'après le *Miroir mandchou-mongol* et qu'on trouve également dans le *Sseu-t'i ho-pi wen-k'ien*, 28, 114a, 115a. Aujourd'hui *tarbus* semble inusité dans le mongol oriental, mais on a encore *tarbṣ* chez les Dörböt d'Astrakhan (cf. Vladimircov, *Tureckie élementy*, dans *ZVOIRO*, XX [1911], 178), et Ramstedt, 381<sup>2</sup>, enregistre *tarw's* en kalmouk. Ni *qarbuz*, ni *tarbuz* n'ont passé dans les langues tungus. Les Mongols orientaux emploient aujourd'hui le nom chinois (khalka *šiyāō*, bait *šigū* < ch. *si-koua*; cf. Vladimircov, *Sravnit. grammatika*, 299).

Mais, bien avant le *tarbus* du mongol classique, le *Houa-yi yi-yu* de 1389 donne *arbus* comme le nom mongol de la "pastèque", et on a encore ce mot au début du XVII<sup>e</sup> siècle dans le vocabulaire sino-mongol édité par Pozdnéev. Il s'agit évidemment d'une forme issue de *qarbuz*, mais avec amuissement du *q*-initial. Elle se retrouve dans les langues slaves, où on a *arbus*, *garbus* et *harbus* en polonais, et toujours *arbus* en russe. Les formes polonaises semblent marquer les différents stades de l'amuissement<sup>3)</sup>.

1) Je ne sais pourquoi Radlov ne l'indique pas pour ce dialecte.

2) Laufer, p. 444, dit qu'on a *tarbuz* et *qarbuz* en turkī; mais Scully (dans Shaw) et von Le Coq ne donnent que *tarbuz*, et c'est la seule forme que j'aie entendue.

3) Le bulgare *karpūz* et le grec médiéval *καρπούσια* sont empruntés au contraire à la forme *qarpuz*, avec *q*- et labiale sourde (cf. Laufer, 444). Yule (*Hobson-Jobson*<sup>2</sup>, 685) dit que le slave *arbus* provient aussi du turc *qarpuz*, "car ce *q*- est constamment omis dans la prononciation [osmanlie] moderne". Je ne crois pas que, sous cette forme générale, l'affirmation soit justifiée pour la prononciation des mots osmanli à *q*- initial, et on a vu que *arbus*, sans *q*- initial, est attesté pour le mongol médiéval en dehors de toute influence dialectale de l'osmanli; au contraire une prononciation *\*arbus* ou *\*arpuz* n'est indiquée pour l'osmanli nulle part.

5<sup>o</sup>. Dans un passage qui se rattache à une coutume ancienne des chasseurs altaïques<sup>1</sup>), l'*Histoire secrète* (§ 12) parle d'un chasseur qui, ayant tué un cerf de trois ans, en faisait rôtir les *qabirqas*<sup>2</sup>) et *abit*. *Qabirqas* est naturellement le pluriel de *qabirqa* = *qabirya* (< \**qabirya*), "côte", et par suite *abit* doit, conformément à son apparence, être lui aussi un pluriel. Le mot *abit* semble inconnu. La traduction chinoise interlinéaire le rend par 肚藏 *tou-tsang*, "entrailles", qui a été gardé par Naka (*Chingisu-kan jitsuroku*, 8, "harawata") et par Haenisch (*Wörterbuch*, 2); je pense cependant qu'elle est inexacte; on ne s'attend pas à voir "rôtir" des "entrailles". Si *abit* est un pluriel, le singulier en peut être soit \**abin*, soit \**abisun*. Le mss. d'Ulān-Bātor donne également *abit*, qu'une main contemporaine a glosé par *boyon*, "fausse côte". Précisément il y a en mongol, à côté de *qabirya*, "côte" (> turc *qabirya*)<sup>3</sup>) une forme vraiment mongole *qabisun* qui signifie "côte" également et dont le pluriel serait normalement \**qabit*. Le *Houa-yi yi-yu* de 1389 distingue les "côtes" (肋 *lei*), *qabirqa*, et les "membres des côtes" (肋肢 *lei-tche*)<sup>4</sup>), *qabusun*<sup>5</sup>). Dans le mongol classique, *qabirya* s'emploie surtout au figuré ("flanc" d'une montagne, etc.),

1) J'ai étudié ce passage dans une communication faite à la Société Asiatique, et ai rédigé à son propos un article *Širolya* ~ *širalya* qui est publié *infra*, pp. 102—113.

2) Le *qabirqar* de l'édition, conservé par Haenisch (*Wörterbuch*, 54), est certainement une mauvaise leçon, par altération en 兒 *eul* du petit 思 *sseu* final; le mss. d'Ulān-Bātor a *qabirya*, au singulier.

3) *Qabirya* est la forme de la grande majorité des dialectes turcs; la prononciation *qaburya* indiquée par Radlov pour le čaγātai doit cependant être bonne, bien que l'orthographe arabe qu'il cite ne l'atteste pas; on a *qābūrā* en écriture arabe, aussi bien pour le mongol que pour le turc, dans le vocabulaire du *Muqaddimatu'l-Ādab* (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 285). En turki, à côté de *qabirya*, il existe une forme secondaire *qaurya* (< \**qaurya*), et le taranči a *qābūrya*, *qoburya*.

4) Cette expression chinoise ne m'est pas autrement connue; ce doit avoir été une désignation populaire des "fausses côtes".

5) Le *-u-* de la seconde voyelle, comme le *-a-* du bouriat *ħabayun* *infra*, tiennent à l'instabilité de la seconde voyelle, non accentuée, d'un trisyllabe. Il faut rattacher à la même racine que *qabirya* et *qabisun* le mongol *qabičaq*, "aine".

et *qabisun* est le seul mot donné pour “côte” dans le *Sseu-t'i ho-pi wen-kien*, 10, 59a, avec des épithètes pour désigner les fausses côtes d'avant et d'arrière (celles d'avant sont *boγoni qabisun*). C'est ce mot *qabisun* qui a seul survécu comme nom de la “côte” dans le kalmouk *ḥawsṅ* (Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 174<sup>2</sup>), dans l'ordos *ḥawisū* et dans le monguor *ḥawudze* (de Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 166). *Ḥabirγa* est encore employé dans plusieurs dialectes bouriats, mais celui des Ḥorin dit *ḥabayun* (<\**ḥabasun* = *qabasun*). Bien que le glossateur anonyme du mss. d'Ulān-Bātor soit capable des plus étranges méprises, on est tenté de lui donner raison dans le cas présent. *Boγoni* en est venu à signifier “fausse côte”, mais son vrai sens est “court”, “bas”, et l'expression complète est *boγoni qabisun*. On remarquera que *qabirγa* ne s'emploie jamais au sens de “fausse côte”, au lieu que les dictionnaires du mongol classique enregistrent cette valeur comme étant le sens propre de *qabisun*. Dans ces conditions, j'incline fort à voir dans *abit* un pluriel de \**abisun*. \**Abisun* peut être soit un “mot-couple” de *qabisun*, du type de *harqasun* > *arγasun* en face de *qoryosun*, et qui aurait pu être abandonné parce qu'il se confondait avec *abisun*, “bru”, et parfois (*āwsṅ* en kalmouk) “belle-sœur”, soit plutôt, et c'est ce que je crois, une forme de *qabisun* à *q-* amui. Mais si j'ai raison de penser que les transpositeurs de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ne l'ont pas compris quand ils l'ont traduit par “entrailles”, leur transcription perd une partie de sa valeur, car rien dans l'écriture mongole ne leur permettait de distinguer entre \**abit* et \**habit*; il est possible que l'amuissement du *q-* n'ait été que progressif et partiel, et que nous devions en réalité rétablir \**habit*, pluriel de \**habisun* (< *qabisun*<sup>1</sup>).

1) Je serais plus positif dans mes conclusions s'il n'y avait aussi deux fois dans l'*Histoire secrète* (§ 272) un verbe dénomiatif inconnu *abilla-* que la version chinoise rend par 卜 *pou*, “tirer les sorts”; le *abit-* de *abilla-* est difficilement séparable du *abit* du § 12. Or les Mongols pratiquaient en général la divination au moyen d'omplates de mouton, dont le nom mongol est *dalu*, “omplate”, d'où *daluči*, “devin opérant par

6°. Les mots *olang*, *otas*, *absa*, *arbus* sont autant d'exemples certains de la chute d'un *q-* initial en mongol, mais il s'agit toujours de mots que je considère comme empruntés au turc par le mongol, et on pourrait être tenté de les expliquer par une différence dans

---

l'omoplate". Ceci ne favorise pas l'interprétation de *abit* par "fausses côtes", mais ne justifie pas davantage la traduction par "entrailles", car il n'est pas à ma connaissance que les Mongols médiévaux aient jamais eu d'aruspices (Plan Carpin dit bien [van Den Wyngaert, I, 41] que les Mongols *divinationibus, auguriis, aruspiciis, veneficiis, incantationibus multum intendunt*, mais les aruspices ne paraissent figurer dans cette énumération que comme une clause de style, amenée par le souvenir de l'antiquité classique). Les fausses côtes auraient-elles servi autrefois à la divination? Ou le sens de *abit* (< \**qabit*) aurait-il été plus étendu que l'emploi actuel ne semble l'indiquer? C'est peut-être du côté de la seconde hypothèse qu'on peut entrevoir une solution. *Dalu* est un vieux mot en mongol, qu'on trouve aussi bien dans Ibn-Muhannā (Melioranskii, *Arab filolog o mong. yazyké*, 134) que dans le vocabulaire du *Muqaddimatu-'l-Ādāb* (Poppe, *Mong. slovar'*, 138); mais il n'apparaît jamais dans l'*Histoire secrète*. Or Rubrouck rapporte (van Den Wyngaert, I, 221) que chaque soir, on lui donnait, pour lui et ses compagnons, "une épaule de mouton avec les côtes" (*scapulum arietis cum costis*). Peut-être est-ce là le sens du *abit* de l'*Histoire secrète*, qui désignerait ces morceaux qu'on laissait ensemble, "l'épaule avec les [fausses] côtes". En ce cas, *abitla-*, "pratiquer la divination avec les *abit*", pourrait s'appliquer à la scapulomanie, puisque *abit* désignerait non seulement les fausses côtes, mais aussi l'omoplate. *Daluči* n'est pas attesté à époque ancienne, et je ne trouve pas trace d'un verbe dénominalif \**dalula-*, mais seulement, en kalmouk, *dalsilhp*, dont le correspondant en mo. écrit, non attesté, serait \**dalučila-*, verbe dénominalif tiré de *daluči* (cf. Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 74<sup>2</sup>); il peut s'agir d'un dérivé relativement récent. Il y a dans l'*Histoire secrète* un autre mot relatif aux pratiques divinatoires, c'est *tölgä*, "tirage des sorts", avec son nom d'agent *tölgäčün*, "celui qui tire les sorts", "devin" (§ 201, 272); mais le *tölgä* est en principe la divination par des brindilles, des baguettes, des dés, peut-être à l'origine l'oniromancie si Ramstedt (*Kalm. Wört.*, 406) a raison de rapprocher hypothétiquement *tölgä* du turc *tüz*, "rêve" (n'était la différence de "classe", on serait tenté d'invoquer à l'appui de cette hypothèse les formes tungus: jurčîn *tolhi*, ma. *tolhin* et *tolgin*, negidal et tungus *tolkin*, oroché *tokiči*, "rêve"); ce n'est pas là la scapulomanie, laquelle serait tout à fait absente de l'*Histoire secrète* si ce n'est pas elle qui est désignée par *abitla-*. Sur la scapulomanie, cf. la note de Quatremère dans *Hist. des Mongols*, 267—272; Rockhill, *Rabruck*, 188; l'article de Richard Andree dans *Boaz Anniversary Volume*, 143—165; il y aurait encore beaucoup à tirer des textes chinois. Quatremère a déjà cité le passage de Pallas (*Sammlung histor. Nachrichten*, II, 351) d'après lequel il existe un traité mongol sur la divination par l'omoplate; je ne crois pas qu'il ait été étudié ou publié; mais peut-être en saurons-nous bientôt davantage à ce sujet, car, parmi les documents en mongol rapportés du Kansou en 1938—1939 par Grønbech, il y a "deux instructions pour la divination par l'omoplate de mouton" (cf. *ZDMG*, N. F., XX, 1941, 457). [cf. *Addenda*.]

l'articulation du *q-* initial en turec et en mongol, malgré les cas beaucoup plus nombreux où on a bien la correspondance turec *q-* ~ mongol *q-*. Une différence analogue, jouant en sens inverse, expliquerait que le mo. *qorin*, "vingt", ait passé sans gutturale initiale dans une partie des langues tungus<sup>1)</sup>: jurčîn *orin* et *ori*, ma. et tungus *orin*, negidal et samagir *oyin*, oroche *oyi*, mais goldi et samar *horin*, olča *hori*<sup>2)</sup>. Mais il y a au moins un mot qui, à l'intérieur du domaine mongol proprement dit, semble bien offrir la même chute de *q-* initial; c'est le mongol *kituɣa* (< *q̄ituɣa*), "couteau", kalm. *utlyw*, *ut<sup>e</sup>ɣw*. Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 452<sup>2</sup>, n'a pas rapproché le mot mongol et le mot kalmouk. Pour lui, *utlyw* remonterait à des formes classiques *utuɣa*, *ituɣa*, qu'il indique sans astérisques et relie à *utul-*, *utulči-*, invoquant en outre le *utkan*, *utkon*, "couteau tungus", du dictionnaire tungus de Titov. Poppe (*Archiv Orientalní*, IX [1937], 462) a fait observer que *utuɣa* et *ituɣa* étaient étrangers au mongol écrit et représentaient des formes arbitrairement reconstruites d'après le kalmouk *utlyw*; quant à *utul-*, c'est une forme bouriate mal transcrite par Golstunskii; elle se prononce en réalité *otol-* en bouriat et remonte au mo. *oqtul-*, "couper"; Poppe a sûrement raison. Mais lui non plus ne rapproche pas *utlyw* de *kituɣa*.

Le mot mongol *kituɣa* (var. *kituɣu*, *qutɣa*, *qutuɣa*) se rencontre cinq fois dans l'*Histoire secrète*, où il est écrit *kituqai* = *kituɣai* < \**q̄ituɣai* (cf. Haenisch, *Wörterbuch*, 102); on a *kitoɣa* dans le vocabulaire du début du XVII<sup>e</sup> siècle publié par Pozdnéev. Le

1) Le khitan, langue du groupe mongol, avait bien *q-* dans ce mot; cf. khitan 畫里 *houa-li*, \**qori*, "vingt", dans *T'oung Pao*, XXXIV [1939], 12—13, 25.

2) Cf. P. Schmidt, *The language of the Samagirs*, 17; Sanžeev, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 624. Un cas analogue s'est produit pour certains mots tures empruntés par l'arabe; c'est ainsi que le turec *qaba dayi* a donné 'abaday en arabe de Syrie (cf. Deny, *Grammaire turque*, p. 796).

vocabulaire arabo-mongol de Leide (de 1245?) écrit *kituγa*; Ibn-Muhannā, *kātγa* (corr. \**kītγa*); le vocabulaire ajouté au *Muqaddimatu-l-Ādab*, plus archaïquement *qītūγa*<sup>1</sup>). Les formes dialectales modernes sont moghol *qitqei*, khalkha *hu<sup>t</sup><sup>u</sup>g*, dörböt *hutγ(a)*, üdzümčün *hütüγa*, monguor *tš'idoguo*, šironγol *čitogo* et *šitoyo*, bouriat *hutaya* et *hot'oyo*<sup>2</sup>). Les formes tungus (negidal, samagir, tungus *koto*; goldi, olča *kuče*; oroche *kučigö* ~ *kusigö*) doivent être empruntées du mongol (cf. Schmidt, *Samagirs*, 15; *Oroches*, 44; Sanžeev, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 677, 686). Schmidt et Sanžeev ont également invoqué (Sanžeev avec hésitation) le mandchou *huvesi*, "couteau"; en jurčîn tardif, n<sup>o</sup>. 577 du mss. de l'EFEO, on a de même *houo-che*, \**hvöši*; faudrait-il partir de \**huvö* + suffixe *si* pour les formes jurčîn et mandchoue (dans les formes jurčîn et mandchoue, *h-* n'est peut-être pas un vrai *h-*, mais ce n'est pas non plus la simple *h-* initiale du mongol médiéval)?

Il reste à faire intervenir un dernier texte, celui de Rašidu-'d-Dîn. Dans la notice que l'historien persan consacre aux Oïrat, c'est-à-dire aux ancêtres de ceux-là mêmes que leurs voisins musulmans ont appelés ultérieurement Kalmouks, il est dit que la langue des Oïrat est le mongol, mais avec quelques divergences par rapport à la langue des autres tribus mongoles. C'est ainsi que les autres tribus mongoles emploient pour "couteau" كيتوتا *kituqa*, mais les

1) Cf. Poppe, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1928, 69, et *Mong. slovar'*, 299. Kowalewski, 2527, donne une orthographe en écriture arabe قطاغا \**qitāγa* (?) dont l'origine m'échappe; je n'en trouve trace ni en persan dans Vullers, ni en turc chez Radlov.

2) Cf. Ramstedt, *Mogholica*, 32; Poppe, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1928, 69; Rudnev, *Materialy po govorum vostočnoi Mongolii*, 149; de Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 445; Podgorbunskii, *Russko-Mongolo-Buryatskii Slovar'*, 178.

Oïrat مَدَغْ mudya, et il y a beaucoup d'autres cas semblables. "Mudya" est certainement altéré; Berezin l'a corrigé en حَدَغْ hudya, qu'il a ensuite introduit tacitement dans son édition du texte <sup>1)</sup>. Mais Rašidu-'d-Dīn n'emploie jamais *h* dans la transcription des mots mongols, et خ *h*, à quoi on pourrait aussi songer, y est très exceptionnel. Puisqu'aussi bien il est évident que Rašid veut marquer une consonne au début du mot, la correction la plus naturelle est حَدَغْ hudya, et c'est d'ailleurs entre *h*- et *m*- que les confusions sont surtout fréquentes dans les mss. Puisqu'on a en mo. écrit même une forme *qutuγa* ou *qutaγa* à côté de *kituγa* <sup>2)</sup>, le plus simple est d'admettre que *hudya* nous offre le stade intermédiaire entre *qītuγa* (> *kituqa*) ~ *qutuγa* du mo. écrit et *uthn* du kalmouk moderne <sup>3)</sup>.

1) Cf. Berezin, dans *Trudy VOIRAO*, V, 79, 250; VII, 101. Les quatre mss. de Berezin ne marquaient aucune voyelle au-dessus de la première consonne de la forme oïrat; mais -*ä*- est indiqué dans celui utilisé par Erdmann, *Vollständ. Uebersicht*, 59 (cf. aussi *Temudschin*, 188). Erdmann a transcrit "mudghah" et "müdghah", si bien que "mudghah" a passé dans Howorth, I, 682.

2) Il ne faut pas oublier que *kituγa* est < *qītuγa*, qui est très voisin de *qutuγa*; d'autre part, l'alternance *qutuγa* ~ *qutaγa* tient à la prononciation très furtive de la seconde voyelle non accentuée; nous avons d'innombrables exemples de telles alternances dès le XIII<sup>e</sup> siècle dans les transcriptions chinoises. Cette voyelle furtive disparaît même souvent tout à fait.

3) Berezin, V, 250, veut aussi retrouver le nom mongol du "couteau" dans le nom du chef des Oïrat au temps de Gengis-khan, appelé قوتوقه بيكي par Rašidu-'d-Dīn. Berezin a transcrit ce nom "Hotuga-biki"; mais les transcriptions du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* ramènent à Quduqa-bägi (ou -begi) et celles de l'*Histoire secrète* à Quduqa-bäki (ou -beki). Je ne veux pas discuter ici le second élément du nom, mais le premier est sûrement à lire Qutuqa chez Rašidu-'d-Dīn; les cas abondent de -*t*->-*d*- dans les transcriptions du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* (par exemple *bädur* au lieu de *bätur* < *bä'atur*), et les transcripteurs de l'*Histoire secrète* pouvaient ne plus avoir de tradition vivante sur la prononciation du nom. La solution proposée par Berezin est tentante, puisqu'on connaît, en mo. écrit plus tardif, une forme *qutuγa* à côté de *kituγa* (du même type que l'alternance *qumusun* ~ *kinusun* [< \**qimusun*], "ongle"). Mais le résultat serait qu'on aurait pour le nom du chef oïrat, chez Rašidu-'d-Dīn, une forme du mot signifiant "couteau" qui ne serait ni le *kituqa* = *kituγa* qu'il indique pour mongol proprement

7<sup>o</sup>. Le mongol a un mot *qarbing*, "graisse du bas-ventre", dont le *q-* est certainement primitif<sup>1</sup>). Mais en kalmouk on a, comme correspondant, *ärwî* (ou *ärwî̄*), parfois, en dialecte *ölöt* seulement, *härwî* (cf. Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 24, 178), et on a de même *ärbän* en buriat (cf. Sanžeev, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 675). Sanžeev n'a rattaché la forme bouriate à celle du mongol classique qu'avec un point d'interrogation, sans doute parce qu'à la suite de Poppe, il doutait de la chute possible de *q-* initial en mongol. Quant à Ramstedt, p. 24, il a donné comme formes du mo. écrit, sans astérisques, "*arbing*, *qarbing* et *qarbisun*"; mais *arbing* ne paraît attesté nulle part, et est une des nombreuses reconstructions théoriques que Ramstedt a multipliées dans son dictionnaire. Il me paraît évident que nous avons affaire ici à un nouvel exemple de la chute du *q-* initial en mongol. Si je le cite ici, c'est que l'absence du *q-* à la fois en kalmouk et en buriat montre qu'il ne s'agit pas d'un phénomène particulier à un dialecte, et que l'amuïssement a dû s'étendre sur une aire assez vaste des parlers mongols. Il est probable également que cet amuïssement est ancien; aussi, bien qu'*arbing* ne soit pas attesté à ma connaissance en mongol écrit, il n'est pas exclu qu'il puisse un jour s'y rencontrer<sup>2</sup>).

---

dit, ni le *\*hudya* qu'il donne comme spécial aux Oïrat. Peut-être y a-t-il une issue à cette difficulté. Rašid parle de Qutuqa-begi (ou -beki) d'après des documents rédigés en mongol oriental. Il est possible que ces documents aient conservé le nom du chef oïrat sous une forme qui était plus spécifiquement oïrat, alors que la forme du mongol oriental était *qūtuyā* > *kituyā*. En ce cas, le passage en oïrat de *qutuqa* (*\*qutuqya*) à *\*hudya* (> moderne *utūv*) se serait produit au cours du XIII<sup>e</sup> siècle.

1) Cf. turc *qazî*, "graisse du bas-ventre", déjà dans Kāšyarî (Brockelmann, 152), qui survit dans de nombreux dialectes septentrionaux et en turkî, surtout au sens de "saucisse de viande de cheval"; mo. *qarbisu(n)*, "placenta", déjà dans l'*Histoire secrète* (§§ 78, 244); ma. (emprunté?) *qalbin*, "aine" et "gros-ventre".

2) Sous *ärwî̄*, Ramstedt renvoie au turc *qazî*, mais, sous *härwî̄*, au turc *qarîn*, "ventre", cette fois avec un point d'interrogation; les deux s'excluent naturellement l'un l'autre, et c'est le rapprochement avec *qazî* que je tiens pour correct.

Je n'ai voulu faire état ici presque que de formes mongoles à *q-* amui qui sont attestées à époque ancienne et qui, de par la nature même des mots, ne peuvent guère prêter au doute; mais je ne prétends nullement en avoir épuisé la liste. Des phénomènes analogues se sont produits à une époque plus moderne. C'est ainsi que le nom de [ǰöci-]Qasar, le frère de Gengis-khan, est devenu Asār chez les ǰastu et les Dörböt<sup>1)</sup>. D'autre part, l'amuissement de *q-* n'a pas dû se faire tout d'un coup, et on peut supposer un stade intermédiaire avec *h-*, dont nous avons peut-être vu quelques indices pour certains des mots mentionnés ci-dessus. Du même coup, un nouveau problème se pose. Nous avons admis que *h-* initiale du mongol médiéval remontait à \**p-*, et cette explication est confirmée dans tous les cas où un parallélisme a pu être établi jusqu'ici. Mais on peut aussi concevoir en théorie que, dans certains mots, *h-* initiale marque le stade intermédiaire de l'amuissement

---

1) Cf. Rudnev, *Materialy*, 141. *Qasar* désigne une espèce de chien dans l'*Histoire secrète*, § 78. Etymologiquement, je pense que le nom signifie simplement "le Khazar"; le nom des Khazars est transcrit 可薩 K'o-sa sous les T'ang, et ce K'o-sa, \*K'â-sât, suppose \*Qasar (cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue*, 256); un Ḥasār t'gīn est nommé dans F. W. K. Müller, *Ein Doppelblatt*, 920-21. On aura dit "un Qasar" pour "un chien khazar", comme nous disons "un épagneul". L'interprétation de Qasar au sens de l'arabe *sabū'*, "bête féroce" et secondairement "lion", a passé de Rašidu-'d-Dīn (Berezin, XIII, 54) chez Mīrḥōnd (cf. Hammer, *Goldene Horde*, 57, qui transcrit "sibaa") et chez Abū-'l-Ghāzī (trad. Desmaisons, 72); c'est sans raison valable que Hammer et Berezin ont traduit par "lion", ce qui a l'inconvénient de suggérer un rapprochement entre Qasar et le sanscr. *keśarin*, "lion"; en réalité, il doit s'agir plutôt d'un chien d'une espèce assez féroce. Peut-être le nom de la tribu turque des Qaǰar, et par suite de la dernière dynastie persane, représente-t-il une autre mongolisation, plus récente et plus occidentale, de ce même nom des Khazars. Pas plus que je n'ai fait état de Qasar > Asār, je n'ai voulu faire intervenir ici la transcription A-li-ki, \*Alki, \*Algi, qui représente probablement le nom de la Kalka (au Nord de la mer d'Azov) et remonte à l'époque mongole elle-même; il peut s'agir en effet d'une transcription aberrante, ou à la rigueur fautive (cf. *JA*, 1920, I, 150); la possibilité d'une prononciation à *q-* (*k-*) initial amui n'est cependant pas exclue.

mots qui provenaient de dialectes différents, la coexistence d'une du *q-* (ou du *k-*)<sup>1)</sup>. Et comme il y avait dès le Moyen Age divers dialectes mongols, et que la langue littéraire a pu accueillir des

1) Le problème se complique du fait que, s'il y a bien en général correspondance entre les diverses sources pour les mots qui comportaient ou ne comportaient pas une *h-* initiale en mongol médiéval, l'accord n'est cependant pas absolu. Les divergences peuvent tenir à deux causes: soit que *h-* ait déjà été en voie d'amuïssement dans certains mots, soit qu'au contraire *h-* soit déjà parfois d'apparition secondaire. Une nouvelle étude d'ensemble est nécessaire quand nous voyons le *Muqaddimatu'l-Ādab* écrire toujours *hūčükān*, "petit" et *hildü*, "sabre" (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 184—185 et 189—190), alors que toutes les autres sources ont *üčükān* et *ildü* (> *yüldü*). L'étymologie de *ildü* est inconnue (celle par le chinois que propose Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 456, sans être impossible, est très problématique). Quant à *üčükān*, on pourrait songer, si *hūčükān* se confirmait, à voir dans *h-* un affaiblissement de *k-*, et à relier *hūčükān* au turc *kičik*, "petit". Le mot *usu(u)*, "eau", est généralement *usun* dans les transcriptions médiévales; on a cependant un texte de l'époque mongole qui ramène à *\*husu* (cf. *T'oung Pao*, XXVIII [1931], 118), tout comme on a *hsun* en šera-yogur (cf. *T'oung Pao*, 1925, 250), et Sanžeev en a rapproché ma. *fusu-*, "asperger", monguor *fuɖzu*, "eau" (*Izv. Ak. Nauk*, 1930, 702; aussi de Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 102). Or Ramstedt, p. 452, a expliqué *usun* par *\*u*, "eau" (+ suffixe *-sun*) < *\*hu*, d'où *\*husun*, "pus" (mais ceci est une erreur; il faut lire *hūsün* ou *hösün* < *\*hü'äsün*, de *\*hü'ä-*, "être pourri"). Le *\*u*, "eau", de Ramstedt semble trouver une confirmation en khitan, où le mot pour "eau" paraît avoir été précisément *\*u* (cf. Shiratori, *Ueber die Sprache des Hiung-nu Stammes*, Tōkyō, 1900, in-8, 54); mais ceci n'appuie pas *\*husu*, car le khitan, seul dans les langues "mongoles", avait encore gardé le *\*p-* altaïque, tout comme le jurčïn ancien, et on attendrait donc *\*pu*. D'autre part, les *h-* d'apparition secondaire (et en monguor *f-* devant *-u*, ou *s-* dans certains autres cas) sont fréquentes dans les dialectes mongols du Kansou. Enfin le vocabulaire sino-mongol de Pozdnéev, établi au début du XVII<sup>e</sup> siècle dans la région de la Grande Muraille au Nord-Est de Pékin, qui conserve encore quelques mots à véritable *h-* < *\*p-*, par exemple *harba*, "dix", offre aussi des cas d'*h-* paragogique. C'est ainsi qu'il donne deux fois *hamu* pour *amu* (avec une traduction un peu inattendue 米 *mi*, "riz [décortiqué]", peut-être fautif pour le 糜 du *Houa-yi yi-yu* de 1389, lui-même forme populaire de 糜 *mi*, "millet", mais alors la même faute se trouve à deux reprises dans la version chinoise interlinéaire de l'*Histoire secrète*; cf. Haenisch, *Wörterbuch*, 6, 7 [où en outre *amičïn*, avec 米 *mi*, est une faute de texte pour *amučïn*, avec 木 *mou*]); de même encore il écrit *hariki* pour *aruki*, "alcool" (sur lequel cf. Ramstedt, 24; Sanžeev, 621; Laufer, dans *T'oung Pao*, XVII [1916], 483; Vladimircov, dans *Zap. Koll. Vost.*, V, 75—76), alors qu'aucune des langues d'Asie Centrale n'a gardé trace, à l'initiale de ce mot, du *ain* de l'original arabe *ʿaraq*. Le même vocabulaire de Pozdnéev a en outre pour 櫃子 *kouci-tseu*, "coffre", un mot 哈獨喇 *ha-tou-la*, qui ne peut guère être, en principe, qu'une forme aberrante *\*habdara* du mo. *abdara*, "coffre". On voit que la critique minutieuse de toutes les sources s'impose.

forme à *q-* et d'une à *h-* ne peut être écartée *a priori*. De ce point de vue, et bien que je n'y incline pas jusqu'à plus ample informé, la coexistence d'une forme *hangqa-* (= *hangγa-* < \**qangγa-*) et d'une forme *qang-*, *qangγa-*, n'a rien d'impossible en soi. Il est très bien de partir de l'*Ausnahmlosigkeit* des lois phonétiques, mais ces lois phonétiques sont parfois plus complexes qu'il ne semble à première vue <sup>1)</sup>.

1) En 1925, j'avais dit (p. 219) que mo. *hodun* > *odun* > *odon*, "étoile", était peut-être à rapprocher d'une part de formes tungus qui impliquent un ancien \**p-*, d'autre part du turc *yultuz* (~ *yulduz*), "étoile". Poppe (*Zap. Koll. Vost.*, III, 572) a objecté qu'il était tout à fait impossible de relier turc *y-* à mongol *h-* < \**p-*, et que les seuls prototypes possibles de *yulduz* étaient \**julduř*, \**yulduř*, \**hulduř* et \**dulduř*. C'est en effet la théorie, qui vaut dans la plupart des cas, et c'est pourquoi j'avais fait le rapprochement sous une forme hypothétique. Mais des exceptions sont possibles. On trouvera dans mon article, p. 240, une forme mongole (assez mystérieuse d'ailleurs) *hyürv'ü*, répondant à mo. écrit *jürv'ü*, "entêté". Il y a en mongol des *y-* d'apparition secondaire, tels que dans *ildü* ~ *üldü* > *yüldü*, "sabre" (et on a vu à la note précédente qu'on rencontre aussi *hildü*); bien que le mongol écrit ne connaisse que *yatuγa*, Vladimircov (*Sravnit. Grammat.*, 371) n'a pas hésité à rétablir le nom de cette sorte de "harpe" en \**iturγan* < \**hiturγan* < \**piturγan* et à le comparer au ma. *fituḥan*; en quoi il a été suivi par Sanžeev, *Izv. Ak. Nauk*, 1930; 701, et par Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 217. Mais en turc aussi on connaît des *y-* d'apparition secondaire; Bang en a parlé occasionnellement dans plusieurs articles. Lorsque le mot turc pour "œuf" est *yumurṭa* (Brockelmann, *Kašγarī*, 97) et qu'on a de même goldi et negidal *omokta*, tung. *omukta*, *umukta*, oroché *umukta* (cf. Schmidt, *Negidals*, 29), le rapprochement s'impose si bien à l'esprit que Ramstedt l'a indiqué dans son *Kalm. Wört.*, 208a, à propos du mot *im*, "testicule". Mais d'*omokta*, etc., il convient de rapprocher aussi ma. *umḥan* et *umγan*, "œuf", et peut-être mo. *ömdügün* ~ *öndügün*, *id.*, comme l'ont fait Schmidt et Sanžeev (celui-ci avec un point d'interrogation); le changement de "classe" fait cependant difficulté pour le mot mongol. Le cas de turc *yulduz* en face de mo. *hodun* ne serait pas, quant à l'initialé, différent de celui de turc *yumurṭa* en face de goldi et negidal *omokta*, oroché *umukta*; il suffirait d'admettre que le *y-* de *yulduz* est d'apparition secondaire, comme l'est vraisemblablement celui de *yumurṭa*. Ce n'est pas prouvé, et c'est pourquoi ce ne peut être actuellement qu'une hypothèse; mais ce n'est pas une hypothèse "impossible".

## ADDENDA

P. 83. — Le *Muqaddimatu'l-Ādab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 405) donne en turc, sans équivalent mongol, un mot *slamčaq*, "sangle"; mais, en réalité, ce doit être là un mot mongol, comme le dit Poppe.

P. 86. — Le vocabulaire arabo-turco-mongol de Leide, qui doit

être de 1245, a en turc قېز *qarbuз* pour “pastèque” (cf. Houtsma, *Ein türk.-arab. Glossar*, 88, où je ne vois pas de raison pour transcrire *qarpuz*). De même le *Muqaddimatu-'l-Ādab* donne en turc, sans correspondant mongol, خربوز *ħarbuз*, “pastèque” (Poppe, 408, où cette fois encore je ne vois pas de raison pour transcrire *ħarpuз*). Le dictionnaire de Šaiḥ Sulaymān donne une forme قوپور *qopuz* (cf. le dictionnaire de Radlov, II, 654), où Bang, *Zur Kritik und Erklärung der Berliner Uigur. Turfanfragm.* (SPAW, 1915, 626), a cru voir un \**qōpuз* < \**gorpuз* < *qarpuз*; mais il me paraît presque plus probable que nous nous trouvions en face d’une forme fautive قوپور pour قوپوز *qarpuз*.

P. 89. — On a vu que Laufer, *Sino-Iranica*, 444, indique *tarmus* comme un des noms de la pastèque en hindi; je manque d’autres renseignements à ce sujet. Mais cette forme soulève un nouveau problème, que je n’ai pas le moyen de résoudre d’une façon satisfaisante. Kāśgarī (Brockelmann, 197, 218) enregistre *tarmaz* et *turmuz* comme noms d’une “sorte de courge” (l’une des formes est peut-être fautive), et Brockelmann a donné *turmuz* comme répondant au persan *tarmus*. Mais, en persan, on a: α) *tārmus* (ou *tārmuš*), nom d’une plante au goût âcre (? cf. čaγātai *turmučaq*, même sens); β) *tārmus*, nom d’une “fève”, supposé emprunté au grec θέρμος; γ) *turmus*, “caroube”. Aucun de ces termes ne désigne une “courge”, et les termes connus en persan ne semblent donc pas fournir les intermédiaires désirables pour relier *tarmaz* ou *turmuz* du moyen turc, “sorte de courge”, et *tarmus*, qui serait une des formes du nom de la “pastèque” en hindi.

P. 93. — Au dernier moment, je m’aperçois d’un fâcheux oubli. Gomboev avait préparé l’édition et la traduction d’un opuscule sur la divination par l’omoplate de mouton, et son travail a paru, posthume, avec une brève introduction anonyme, dans *Trudy VOIRAO*, VIII [1864], pp. ix—x et 1—61.